

Ateliers



« BIOGRAPHIE ET CITOYENNETE »

Une recherche-action biographique internationale

Le groupe de travail ASIHVIF « Biographie et citoyenneté » s'inscrit dans une recherche-action biographique d'éducation citoyenne en lien avec le réseau RECit (Réseau des Ecoles de Citoyens), où le terme « Ecoles » désigne au sens large aussi bien des institutions que des associations très diverses qui oeuvrent dans le sens d'un développement d'une citoyenneté active et responsable de tous les acteurs sociaux.

Un fait social

Les formes auxquelles la personne recourt pour biographier sa vie ne sont jamais totalement de son propre fait, ce sont aussi des formes collectives qui appartiennent à l'histoire des sociétés. On accordera une place importante à la biographie pour notamment questionner l'émergence de la citoyenneté dans la vie quotidienne car « Tout commence, tout peut commencer, lorsque ces hommes découvrent les mots de leur propre histoire et plus particulièrement que leur vie peut s'écrire, qu'il y a place pour elle dans l'histoire. »

Par exemple, un changement de mots observé chez des habitants d'une « favela » à Florianopolis (Brasil, Santa Catarina, cf. **Brésil, le défi des communautés**, L'Harmattan, 1986), qui, après une année d'action citoyenne et communautaire, employaient le mot « comunidade » au lieu de « favela », est un indicateur sociolinguistique d'une transformation sociale et d'une conscientisation citoyenne. A l'instar de Paulo FREIRE, nous employons le terme brésilien de « palavras geradoras », dont la traduction française par « mots-clés » est insuffisante pour rendre compte de mots générateurs d'une dynamique citoyenne. Ce travail biographique contribue à restaurer leur estime de soi et par là même celle de leur communauté.

Ces « palavras geradoras » peuvent aussi être présentes dans les récits de ceux qui ont été victimes des dictatures : cette prise de conscience est nécessaire pour la pérennité de développement d'une démocratie citoyenne.

Des propositions de coopération avec l'Institut Paulo Freire

Des membres de l'Institut Paulo Freire de Sao Paulo, dont le fils de Paulo Freire, très intéressés par notre approche des récits de vie, notamment comme partage d'expériences de citoyenneté, nous ont proposé de participer, pour certains numéros spécifiques à l'action citoyenne, à une revue présentée sous forme de livre . édité en collaboration avec l'antenne brésilienne du Monde diplomatique. La publication d'un livre avec l'ASIHVIF viendra compléter cette activité éditoriale.

Liste provisoire des participants à l'atelier thématique « Biographie et citoyenneté »

Christian Leray (Université de Nantes). : ASIHVIF et RECit

Odile Descamps (CNAM) : ASIHVIF, TRACES et RECit

Ana Luiza Grillo Balassiano "Colégio franco-brasileiro de Rio de Janeiro-Brésil) : ASIHVIF

Lucia Ozorio (Universidade Celso Lisboa de Rio de Janeiro-Brésil) : ASIHVIF

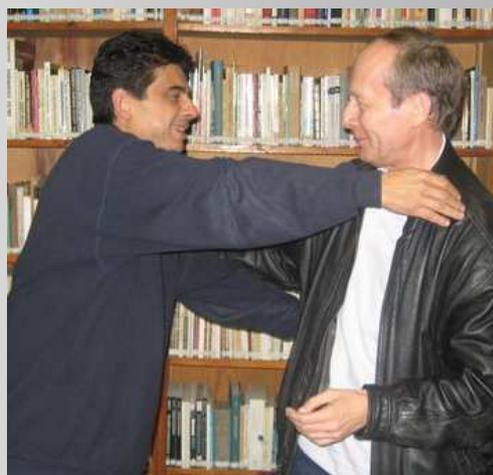
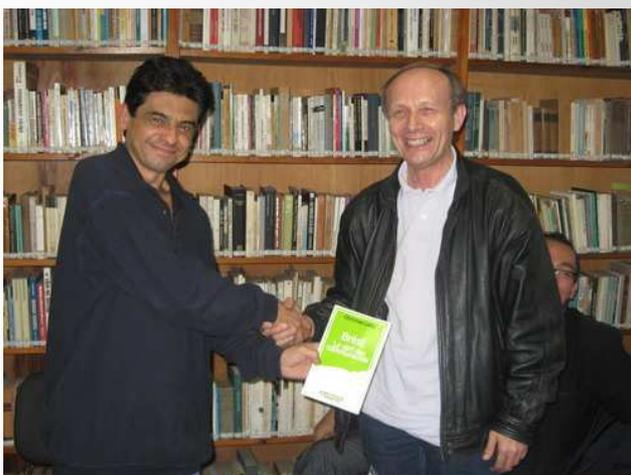
Rita de Cassi Ferreira Da Cruz : Ação da Cidadania São Paulo Brésil

Ruben Bag (Université de Mexico) : ASIHVIF

Maria-Isabel Toledo (Université de Santiago-Chili) :ASIHVIF

Daniela Sharim (Chili): ASIHVIF

Marcela Cornejo (Chili) : ASIHVIF



Christian LERAY et le fils de Paulo Freire

Ateliers



« Oficina biografia e cidadania 2009-2010 »

« Atelier biographique et citoyenneté 2009-2010 »

Texte en brésilien et en français (la version française est en léger retrait pour en faciliter la lecture)

TRABALHO E PERSPECTIVAS DAS OFICINAS

TRAVAIL ET PERSPECTIVES DES ATELIERS

Na essas Oficinas interculturais, a biografia vai permitir de analisar como cada pessoa usa da sua cultura para viver e agir na comunidade como cidadão. Não se trata somente de « viver juntos » (co-existir e co-morar) que constitui o objetivo da Educação intercultural, mas também « co-agir ». Pois a gente não pode somente assumir diferenças mas é também muito importante de criar semelhanças em viver a cidadania : então se trata de formar objetivos de modos de ação da cidadania partilhados.

Essa Oficina de biografia intercultural começou no Coloquio internacional ASIHVIF na Universidade de TOURS (França, Junho 2007) e por a primeira vez membros da RECit (Rede das Escolas da Cidadania) participam na Oficina com Christian Leray e Christine Delory. Depois essa data a colaboração dos membros de RECit e ASIHVIF vai continuar no Encontros internacionais de RECit na IUFM Grenoble 5-7 de Janeiro 2008 (Instituto Universitario de Formação dos Mestres cf. artigo de C.Leray « Historia de vida intercultural em Formação de professores » in *Revista da FAEEDBA Educação e contemporaneidade*, vol 17, n°29, Salvador de Bahia, Junho 2008, p. 43-50). No Encontro internacional RECit têm membros do CA ASIHVIF como Catherine Schmutz (Suisse) e Odile Descamps (CNAM- Paris) que participam nas Oficinas de RECit 2008 com Agnés Le Grix de la Salle, membro das Associações ASIHVIF e RECit assim que mim. No C.A. ASIHVIF de outubro 2009, Valérie Melin que faz parte do C.A. ASIHVIF fiz a proposta de participar no Encontro internacional RECit 2010 em Nancy com um grupo de alunos do seu Liceu profissional (tema do trabalho possível “Aprendizagem da cidadania e biografia”).

Dans ces ateliers interculturels, la biographie va permettre notamment d’analyser comment chaque personne utilise sa culture pour vivre et agir dans sa communauté en tant que citoyen. Il ne s’agit plus seulement de « vivre ensemble » (co-exister et co-habiter), ce qui constituait l’un des objectifs de l’Education interculturelle, mais aussi de « co-agir ». Il ne suffit pas de pouvoir assumer des différences, mais il est aussi très important de créer des ressemblances en vivant la citoyenneté : alors il va falloir réaliser des objectifs de modes d’actions citoyennes partagés.

Cet atelier de Biographie interculturelle a commencé au Colloque international ASIHVIF à l'Université de Tours (France, juin 2007) et pour la première fois des membres de RECit (Réseau des Ecoles de Citoyens) ont participé aux ateliers biographiques animés par Christian Leray et Christine Delory. Depuis cette date, la collaboration entre des membres des deux Associations va se poursuivre aux Rencontres Internationales de RECit à l'I.U.F.M. de Grenoble du 5 au 7 janvier 2008 (Institut Universitaire de formation des Maîtres cf. article de C. Leray « Histoire de vie interculturelle en Formation de Professeurs » dans la Revue Education et Contemporanéité, volume 17, n°29, Salvador de Bahia, juin 2008, p. 43-50). Aux Rencontres internationales de RECit, des membres du C.A. d'ASIHVIF telles que Catherine Schmutz (Suisse) et Odile Descamps (CNAM, Paris) ainsi qu' Agnès Le Grix de la Salle qui, à l'instar de moi fait partie à la fois d'ASIHVIF et de RECit, ont participé aux ateliers de RECit. Au C.A. d'ASIHVIF du 17 octobre 2009, Valérie MELIN qui fait aussi partie du C.A. d'ASIHVIF a fait la proposition de participer aux Rencontres Internationales RECit 2010 à Nancy avec un groupe d'élèves de son Lycée Professionnel (thème de la proposition de travail possible : « Apprentissage de la citoyenneté et biographie »).

TRABALHO DA OFICINA : BIOGRAFIAS DAS DOENTES DA TUBERCULOSE

TRAVAIL DE L'ATELIER : BIOGRAPHIES DE MALADES DE LA TUBERCULOSE

Na essas Oficinas, trata-se das biografias de doentes da Tuberculose e também com AIDS. Então, Rita de Cassi Ferreira, vice-coordenadora da Rede Paulista de Controle Social da Tuberculose gravou biografias de pessoas com TB e AIDS ; é muito importante que essas pessoas puderam assim falar da sua vida e das dificuldades do tratamento. Depois minha palestra na Câmara Municipal de São Paulo no Anniversario da Rede TB em setembro 2009, têm médicos que me disseram que o trabalho com biografias pode, notadamente, ajudar doentes a continuar seu tratamento.

Dans ces ateliers, il s'agit de biographies de malades de la tuberculose et aussi du SIDA. Alors, Rita de Cassi Ferreira, vice-coordonnatrice du Réseau Pauliste de Contrôle Social de la Tuberculose a gravé des biographies de personnes ayant la tuberculose et le sida ; il est très important que ces personnes puissent ainsi parler de leur vie et des difficultés de traitement. Depuis ma conférence à la Mairie de São Paulo, lors de l'anniversaire du Réseau en septembre 2009, il y a des médecins qui ont dit que ce travail de biographies peut, notamment, aider des malades à continuer leur traitement.

Biografia e cidadania

Por exemplo, a biografia de C. – 34 anos – São Paulo

« Ha 7 anos e meio, perdi um irmão que não se interessou de fazer o tratamento da tuberculose.

Depois de sete meses meu filho de 15 anos teve os sintomas da tuberculose : fui ao hospital mas o médico disse que era pneumonia : durante 15 dias de tratamento de pneumonia ele não teve febre. Eu levei novamente ao hospital e encontrei uma médica que disse que ele era infeto e ela pediu uma chapa do pulmão e constatou que ele era a tuberculose !

Ele ficou internado 20 dias, no isolamento, sofreu muito com o preconceito no hospital : as mães de outras crianças quando sabiam que seu filho tava com tuberculose, elas não ficaram perto de jeito nenhum. Então, ele não almoçava no refeitório.

Hoje, na periferia, onde vivemos, eu não falou que ele teve com tuberculose. Não tem informações demais, pois o preconceito ainda é maior. Os meus vizinhos não sabem que ele tem tuberculose. Ele esta no sexto mês do tratamento. O médico dele saiu de férias, mas mesmo assim continuou o tratamento ao mesmo se os primeiros dias ele passa mal com o tratamento ».

Oficina de « Biografia e saúde » da Rede Paulista de Controle social da Tuberculose, ASIHVIF-RECit, São Paulo, setembro 2009.

Par exemple la Biographie de C. 34 ans – São Paulo

« Il y a sept ans et demi, j'ai perdu un frère qui ne s'est jamais préoccupé de faire le traitement de la tuberculose.

Depuis sept mois, mon fils de 15 ans a des symptômes de la tuberculose : il a été à l'hôpital mais le médecin a dit que c'était la pneumonie : durant quinze jours de traitement de la pneumonie, il n'a pas eu de fièvre.

Je l'ai ramené à l'hôpital et j'ai rencontré une chirurgienne qui a dit qu'il était infecté car elle avait demandé de faire une radiographie du poumon et a constaté la tuberculose !

Il est resté vingt jours à l'hôpital, en isolement, où il a beaucoup souffert des préjugés : les mères des autres enfants quand elles ont su qu'il avait la tuberculose, elles ont affirmé qu'elles ne resteraient sûrement pas près de lui. Alors, il n'a pas pu déjeuner au réfectoire avec les autres enfants.

Aujourd'hui, dans notre quartier de la périphérie où nous vivons, je ne parle pas de sa tuberculose. Nous n'avons pas d'autres informations médicales mais le préjugé demeure. Mes voisins ne savent pas qu'il a la tuberculose. Il est dans son sixième mois de traitement. Son médecin est actuellement en congé mais il continue le traitement même si les premiers jours ce traitement a été difficile.

PERSPECTIVAS 2010 DAS OFICINAS « BIOGRAFIA, SAUDE e CIDADANIA»

PERSPECTIVES 2010 des Ateliers « Biographie, Santé et Citoyenneté »

Rita de Cassi Ferreira e Valdemir da Rede Paulista de Controle social da TB continuam a organizar com Nadja Ferraone, Coordenadora da Rede Paulista de Contrôle Social da TB Oficinas de « Biografia e saúde » com pessoas de diversas associações : já quatro biografias estiveram gravadas nas Oficinas de Biografias de doentes da Tuberculose. Como esse Rede Paulista de Controle Social da Tuberculose faz parte da Rede RECIt, poderemos organizar com eles Oficinas no Encontros Internacionais na Rede RECIt em Nancy (27 – 30 de outubro 2010). Antes de fazer um livro de Biografias, a gente vai participar ao Colóquio « Espaço (auto)biográfico : artes de viver, conhecer e formar » (CIPA) na USP de São Paulo – 26 até 29 de Julho 2010 onde vai se desenvolver uma Oficina « Corpos, saúde e cuidados de si : narrativas e (auto)formação ».

Rita de Cassi Ferreira et Vladimir du Réseau Paulista de Contrôle social de la tuberculose continuent à organiser, avec Nadja Ferraone, Coordinatrice du Réseau, des Ateliers de « Biographie et santé » avec des personnes de diverses associations : déjà, quatre biographies ont été enregistrées lors des ateliers de biographies de malades de la tuberculose. Comme ce réseau de Contrôle social de la tuberculose fait partie de RECIt (Réseau des Ecoles de Citoyens), nous pourrions organiser avec eux des ateliers de Rencontres internationales lors du rassemblement du réseau RECIt à Nancy (27 – 30 octobre 2010). Avant de faire un livre de Biographies, on va participer au Colloque « Espace (auto) biographique : art de vivre, connaître et former » (CIPA) à l'université USP de São Paulo – du 26 au 29 juillet 2010 où sera organisé un Atelier « Corps, santé et attention à soi : récits et (auto)formation ».

Christian LERAY

- Coordenador da Oficina « Biografia e Cidadania » (ASIHVIF e RECIt)
- Membro do CA ASIHVIF (Associação Internacional de Historia de Vida em Formação) e do CA RECIt (Rede das Escolas da Cidadania)

Novembre 2009

« BIOGRAPHIE ET CITOYENNETE » : UNE RECHERCHE-ACTION BIO-POLITIQUE.

Christian LERAY

Sociolinguiste associé au laboratoire CREDILIF

Université de Rennes



Cet article s'inscrit dans la continuité de mon article mis en ligne sur le site du Réseau des Ecoles de Citoyens RECit dont des membres participent à l'Atelier ASIHVIF-Recherche biographique en éducation, intitulé : *Biographie et citoyenneté, enjeux des pratiques biographiques*.

Communication à la Table-Ronde du 12 mai 2010 organisée par le CRIDEV à la salle de Conférences de la Bibliothèque de l'IUT Carrières sociales, campus Universitaire de Rennes 1, en partenariat avec l'Institut des Sciences Politiques et diverses associations de Recherche et Education

Introduction

En tant que citoyen, au cours de notre vie, nous ne cessons de participer à la réalité sociale et politique. C'est dans ce cadre socio-politique que nous avons commencé nos recherches-actions et souhaitons continuer à travailler sur l'émergence de la citoyenneté dans la vie (bio) sociale et politique en prenant appui sur des biographies à la fois personnelles et sociales car tout être humain a la capacité anthropologique de biographier l'expérience singulière de son environnement bio-socio-historique. La production narrative a une place importante dans l'activité de biographisation ainsi que nous l'avons montré lors du colloque AREHVIE-ASIHVIF en partenariat avec les Sciences de l'Education et du Langage de l'Université de Rennes (cf. Actes du Colloque sur les *Dynamiques langagières*, PUR, 2000). Ce colloque portait notamment sur la biographisation en tant qu'objet de langage utilisant des systèmes de signes partagés dans une communauté sociale et linguistique donnée comme c'est le cas, par exemple, avec la biographie de la bretonne Ernestine Lorand parlant gallo et racontant son vécu à travers la médiation des mots et l'écriture d'une histoire à la fois singulière et sociale (L'Harmattan, 1996). En effet, à l'instar d'Ernestine, les discours auxquels les personnes recourent pour biographier leur vécu ont le plus souvent des formes langagières collectives qui appartiennent à l'histoire de leur communauté et en particulier à leur culture.

Quant aux expériences de vie narrées elles se déroulent dans des environnements socio-historiques et politiques auxquels les personnes participent en tant qu'acteur-citoyen à condition toutefois qu'elles aient la possibilité de participer au Politique (du grec Polis, Cité-Etat). Toute philosophie politique développe ainsi une anthropologie politique : chaque espace social et bio-politique ainsi que nous le montrons, par exemple, avec les recherches biographiques commencées dans une favela et dans un mutirão brésilien, permet de développer une compétence réflexive qui conduit les personnes à penser le déroulement de leur vie dans le champ de leurs expériences

de citoyenneté et les contextes socio-politiques dans lesquels ils agissent. Mais nous ne pourrions pas parler d'espace bio-politique, si nous ne donnions pas aussi la parole à ceux qui ont dû subir une dictature oppressant la personne humaine : un ensemble de biographies croisées devant permettre ainsi de saisir biographiquement les formes de résistances personnelles et collectives face à ce type d'oppression.

En effet, c'est à la réalité subjective des faits sociaux et politiques que notre atelier de recherche-action biographique donne corps par une mise en forme de l'espace et de la temporalité d'une expérience de vie à la fois personnelle et sociale. Il s'agit alors d'en rechercher les multiples dimensions psychiques, ethno-socio-linguistiques, anthropologiques afin d'en mieux comprendre les processus de co-construction en évitant de raconter une histoire unique. L'histoire unique aliène et dépossède les membres de la communauté d'une partie importante de leur histoire.

C'est donc à une multiplicité de regards qu'invite notre recherche-action « Biographie et citoyenneté » ainsi que nous l'avons explicité dans divers livres et articles, en particulier dans notre présentation de l'Atelier à la fois sur les sites ASIHVIF et RECit ainsi que dans notre article paru dans la Revue ***Chemins de Formation n°14, Estime de soi et Formation***, « Regards croisés d'enfants et d'adultes dans une communauté brésilienne », Nantes, Ed. Teraèdre, octobre 2009, p.154 – 160.

D'une « favela » à une « comunidade » au travers de différentes biographies d'habitants

En m'appuyant sur diverses biographies d'habitants de la favela de FLORIANOPOLIS (capitale de l'un des états brésiliens : Santa Catarina situé au sud du Brésil), nous avons découvert que les favelas brésiliennes transformées par leurs habitants en communautés de vie ont contribué à développer l'apprentissage de la démocratie à la base grâce notamment à la circulation de la parole lors des Assemblées communautaires. Ils ont pu faire ainsi l'apprentissage de la démocratie participative au travers de la mise en place progressive de structures démocratiques, ne serait-ce qu'en procédant régulièrement à des élections de responsables communautaires.

. croisement de biographies à la fois personnelles et collectives

Tout commence en juillet 1981 quand à la fin de l'animation d'un Atelier d'Education interculturelle dans le cadre des Rencontres Internationales des Enseignants du Mouvement Freinet à l'Université de Blumenau (Santa Catarina), deux participantes à cet atelier me demande de les aider à développer un Centre Educatif dans une favela de FLORIANOPOLIS. Avant de répondre favorablement à cette demande j'émetts quelques réserves dans la mesure où étant à l'époque Conseiller pédagogique à l'Ecole Normale de Rennes, je dois absolument rentrer en France pour la rentrée de septembre. Ranusia et Magda me répondent spontanément qu'elles ne cherchent pas un tuteur permanent, elles connaissent bien les limites du tutorat occidental et souhaitent plutôt que nous développiions ensemble une réflexion

commune et pragmatique. Rassuré, je vais ainsi côtoyer pendant presque deux mois aussi bien des « favelados » (nom donné aux habitants des favelas ou bidonvilles brésiliens) que des médecins et éducateurs travaillant ensemble sur le même projet éducatif de construction d'un Centre d'éducation et santé. Tous vont œuvrer à cette prise en main par les éducateurs, avec les personnes de la favela, des outils culturels nécessaires aussi bien à l'éducation qu'au développement de la santé lesquels vont de pair dans ce type de projet brésilien. Comment en effet, peut-on prétendre enseigner si les personnes adultes ou les enfants auxquels on adresse cet enseignement survivent sans pouvoir manger à leur faim et du fait de carences alimentaires graves ne peuvent se fixer sur un travail intellectuel. C'est pourquoi tout projet prévoit la création d'une salle à manger permettant de résoudre les carences alimentaires tout en développant la convivialité. Quand je reviens un an et demi plus tard, je découvrirais l'intérêt de cet outil communautaire (Centro da Educação e Saúde, Centre d'Education et santé) qui a complètement transformé les rapports humains au sein de la favela ou plutôt de la « comunidade », terme que les habitants emploient désormais pour parler de leur lieu de vie. Autour de ce centre, s'effectuent par exemple les consultations des médecins, gynécologues, l'école des enfants et adultes, les réunions communautaires etc. au cours desquelles sont élus démocratiquement les représentants. Cette époque de 1981 correspond aux dernières années de la dictature militaire au Brésil, c'est dire l'importance de cet apprentissage politique de la démocratie à la base qui a certainement contribué aux transformations politiques profondes de ce pays, liées au développement de la « conscientisation politique » comme le dit le grand pédagogue brésilien Paulo Freire.

Quelques années plus tard, je retrouverais un processus similaire d'apprentissage de la citoyenneté à la base dans le mutirão qui, au début était une tradition du Brésil rural désignant les moments d'entraide durant les périodes de récoltes puis les mouvements urbains notamment l'União por Moradia Popular (Union pour l'Habitat Populaire) se sont appropriés le terme pour désigner des chantiers de co-construction de maisons ou immeubles réalisés sous forme d'entraide coopérative. Cette coopération consiste à gérer de manière collective l'ensemble du processus de construction du logement ainsi que les ressources financières avec l'appui d'une équipe technique composée d'un architecte, d'ingénieurs et de travailleurs sociaux. Le mutirão établit ses propres règles de fonctionnement et désigne des commissions responsables : toutes les décisions importantes sont prises de manière collective lors des assemblées qui se déroulent en général chaque week-end. La construction demande des efforts physiques et un investissement en temps important car la durée de réalisation des projets dépend du climat politique et des dispositions financières des trois niveaux gouvernementaux (fédéral, étatique et municipal). Ainsi que j'ai pu le constater en écoutant les divers congressistes de l'União por Moradia Popular qui rassemblaient des centaines de personnes à Goiânia, cette association, proche du PT (Parti des Travailleurs dont fait partie le Président brésilien Lula) a une grande influence dans l'élaboration des projets grâce à des militants très combattifs qui n'hésitent pas à organiser des invasions de terrains constructibles ainsi que d'immeubles à rénover. Il n'y a pas de mutirão sans un lieu communautaire où peuvent se réaliser des assemblées coopératives mais aussi des fêtes ainsi qu'une cuisine communautaire, le tout contribuant à entretenir les liens sociaux développés

au cours de ces co-constructions de maisons et/ou d'immeubles, ce qui contribue à renforcer la dynamique citoyenne de chacun.

Dans ce lieu communautaire, des groupes de paroles utilisent parfois des récits de vie qui favorisent la compréhension des enjeux de luttes des mutirões en permettant à chaque participant de se situer en tant qu'acteur citoyen. Quant aux jeunes participants de ces groupes de biographies personnelles et collectives, ils deviendront à leur tour peut-être les constructeurs d'une société plus solidaire en gardant la mémoire de l'entraide coopérative, des luttes qu'ont dû mener leurs parents. Lors de notre dialogue interactif avec une quarantaine de jeunes Brésiliens lors du Congrès de juin 2008 à Goiânia, la plupart d'entre eux ont spontanément raconté de courts récits sur leur participation à ces luttes pour un habitat digne de tous les Brésiliens. A titre d'exemple, ce témoignage d'une jeune fille de 17-18 ans au cours de la réunion des jeunes, montre combien le récit d'expériences de vie du mutirão peut favoriser une réflexion sur l'action citoyenne se développant dans le mutirão :

« Quand, je ne viens pas pendant la semaine, je suis au mutirão le samedi et parfois même le dimanche. J'apprécie beaucoup et j'attends avec impatience le samedi et le dimanche : personne ne réussit à me retenir à l'appartement ! Je me sens solidaire de cette lutte de tous et heureuse aussi de pouvoir contribuer à l'obtention d'une maison pour notre famille ; j'accompagne parfois mon père car ma mère est handicapée et ne peut pas faire de travaux sur le chantier.

Mais c'est une femme architecte du mutirão qui a commencé à m'apprendre à travailler au mutirão, à m'encourager au point que je voudrais continuer des études en architecture. J'ai eu un peu de mal au début mais ça va mieux. J'aime ça aussi parce que j'ai un contact facile, car au cours du travail du chantier on rencontre des gens de toutes sortes et il faut savoir s'adapter sinon il y a des commérages et des disputes à n'en plus finir et pendant ce temps-là le travail n'avance pas. Mais si tu vois aussi qu'une partie du travail est mal réalisée, il faut le dire ou proposer son aide : c'est ça aussi la solidarité au sein du mutirão ! Il faut donc que chacun se sente responsable et une maille de l'ensemble du travail communautaire, sinon le chantier traîne !

- Si j'ai bien entendu ce que tu viens de nous dire, tu as eu la possibilité de bien t'engager dans le travail du mutirão, continue une autre jeune fille, peut-être parce que ta mère ne pouvant intervenir sur le chantier à cause de son handicap, pouvait s'occuper de tes frères et sœurs chez vous, mais moi, j'ai dû me coltiner la garde de mes frères et sœurs sur le chantier ! Sur ce chantier, il y avait de la boue, les enfants tombaient et nous les grands, on se faisait injurier parce qu'ils étaient sales. Là, il y a eu un problème qui a été difficile à vivre tant que les parents n'ont pas agrandi le local communautaire pour accueillir des enfants ... »

Il se trouve que j'ai pu rencontrer la mère de cette autre jeune fille qui en l'entendant répéter ce qu'elle avait dit dans le groupe de jeunes s'est spontanément exclamée : *« Eu sou sozinha em casa ! Sou a mãe e o pai ! Agora, eu sei que vou trabalhar e a minha filha vai ficar no mesmo lugar em que estou morando - Je suis seule à la maison ! Je suis à la fois la mère et le père ! Maintenant je sais que je vais travailler et ma fille va rester dans le même lieu que moi*

- *Ai o Coordenador do mutirão falou que também teria que ter uma equipe para as crianças so para as mães trabalharam... Foi assim que a gente falava : "Você pega essas crianças ai, põe em algum lugar e fica...sem vergonha !*

- *Com certeza, minha mãe é isso, mas o único lugar que eu achei legal foi em cima, debaixo de uma árvore. Quando chegou ai, tinha muitas formigas e elas começaram a morder as crianças !"*

- *Ici le coordinateur du mutirão parla qu'il serait bien d'avoir une équipe chargée des enfants afin de permettre aux mères de travailler. Ce fut ainsi qu'on me parla : « Tu amènes ces enfants ici, tu les poses dans un endroit et reste ... sans honte !*

- *Certainement, ma mère c'est ainsi, mais l'unique endroit que j'ai pensé super fut en haut, sous un arbre. Quand on arriva ici, il y avait beaucoup de fourmis et elles commencèrent à mordre les enfants ! »*

A travers cet extrait de récit à la fois personnel (il s'agit d'une mère et de sa fille confrontée à la réalité quotidienne) et collectif (réalité quotidienne à laquelle la plupart des familles travaillant au mutirão sont confrontées) nous percevons bien les difficultés de toute entreprise citoyenne et combien cette réflexion biographique a valeur d'apprentissage citoyen pour tous. Ainsi, une autre mère est-elle venue me dire que son fils ne reste jamais seul à la maison : « *Ele vai para a escola e vai voltar, mas onde vai ficar meu filho ? Eu preciso de trabalhar !* » *Il va à l'école et au retour où va-t-il rester ? J'ai besoin de travailler !*

De fait, les femmes en posant ces questions lors des Assemblées de coordination du mutirão permettent d'améliorer les infrastructures des communautés locales et en particulier dans le mutirão (implantation de crèche, de poste de santé, de commerces, d'une école, de divers commerces...). Ecoutons encore cette mère dont nous sommes en train de réaliser la biographie : « Eu me sinto orgulhosa de ter responsabilidade de saber que estou participando de uma construção ! » Je suis fière d'avoir la responsabilité de savoir que je participe d'une construction !

En favorisant ainsi la parole de ces « mutirantes », nous sommes dans la continuité de ce que j'avais désigné, en parlant de la vie dans certaines favelas que j'avais connues (Mocoto à FLORIANOPOLIS, Alagados à SALVADOR DE BAHIA ...), de « défi des communautés » car « Tout commence, tout peut commencer, lorsque ces hommes découvrent les mots de leur propre histoire et plus particulièrement que leur vie peut s'écrire, qu'il y a place pour elle dans l'histoire » (Brésil, le défi des communautés, col. Logiques sociales, L'Harmattan, 1986). J'ajoute que l'observation d'un changement de mots chez des habitants qui, par exemple, ne parlent plus de « favela » mais de « comunidade » est l'un des indicateurs d'une prise de conscience d'un changement social. On peut alors parler à propos du terme « comunidade » de « palavra geradora », au sens où l'emploie Paulo Freire, c'est-à-dire de mot générateur dans la mesure où il génère une dynamique d'apprentissage de la citoyenneté à la base. C'est d'ailleurs en m'entendant critiquer l'expression française « mot clef » employée par quelques traducteurs pour traduire « palavra geradora » que le fils de Paulo Freire m'a demandé de mettre mon livre dans la Bibliothèque de son père que l'Institut Paulo Freire de São Paulo a soigneusement reconstituée.

Ouvrir un espace bio-politique de recherche biographique

A cette recherche-action « Biographie et Citoyenneté » participent donc plusieurs personnes d'Amérique du sud (Argentine, Brésil, Chili) qui entrecroisent leur biographie personnelle avec l'histoire socio-politique des années de dictature dont certains ont particulièrement souffert. Comme ces travaux sont en cours d'élaboration dans nos ateliers RECit et AREHVIE-ASIHVIF (Association Internationale des Histoires de VIE en Formation et Recherche Biographique), nous avons choisi dans cet *Espace bio-politique* le témoignage d'une Espagnole, fille d'un Républicain espagnol, ayant vécu, depuis son enfance, les années de dictature de Franco. Au moment où nous préparions, pour le site ASIHVIF, une partie complétée de sa biographie que j'avais mis en ligne sur le site RECit (www.recit.net), nous avons appris au Brésil que des nostalgiques de la dictature franquiste dont la Phalange tentaient de s'opposer en Espagne à des travaux de recherche sur des biographies et des témoignages de personnes ayant subi les exactions de cette dictature. Cette information donnée rapidement par une télévision brésilienne, n'était sans doute pas un hasard à un moment où des « spots télévisuels » invitaient des Brésiliens à témoigner des exactions de la dictature militaire au Brésil. N'oublions pas, comme me disait récemment une chercheuse brésilienne que jusqu'en 1982 (date de la fin de la dictature militaire), il était fréquent dans une famille intellectuelle brésilienne de Rio, d'avoir, autour de la table de la salle à manger, une chaise vide symbolisant le fils ou la fille dont la famille n'avait eu aucune nouvelle après leur arrestation par la police militaire plusieurs années auparavant ! En rentrant en France, une étudiante espagnole m'apprend que le juge espagnol Baltazar Garzon qui s'était illustré, notamment par l'arrestation de l'ex-dictateur chilien Pinochet à Londres en 1998, est l'objet d'une plainte pour prévarication notamment par la Phalange franquiste et que le Tribunal Suprême espagnol risque de le suspendre de ses fonctions pour vingt ans à cause d'une enquête qu'il tente de mener sur les 150.000 Républicains disparus dans les fosses communes parce que les faits sont couverts par une loi d'amnistie espagnole préparée par les franquistes et votée en 1977. Alors que le 25 avril 2010, des milliers d'Espagnols ont manifesté dans les rues de toutes les grandes villes espagnoles pour soutenir le juge ainsi que dans des Universités dont l'Université Complutense de Madrid qui a organisé récemment des débats autour de la Mémoire historique, les témoignages qui sont de véritables débuts de biographies racontant notamment comment les enfants de Républicains étaient enlevés à leur mère commencent à se libérer de la chape de silence imposée par une loi sensée fonder une démocratie sur l'oubli ! C'est ainsi que Paola Rodriguez raconte qu'elle a appris récemment par une personne de sa famille, après la mort de ses « parents », qu'elle avait fait partie des enfants de Républicains enlevés à la maternité et adoptés par une famille franquiste. Il y aurait eu ainsi près de 30.000 enfants de Républicains volés par le régime franquiste et pour que les mères de ces enfants ne posent pas de questions on utilisait des infirmières religieuses : la pauvre mère seule et désespérée leur faisait plus facilement confiance quand celles-ci leur annonçaient que leur bébé venait de mourir au cours de soins dans une salle attenante à la chambre qui, de fait, servait à la substitution d'enfants destinés à des familles franquistes. De tels faits biographiques donnent un tout autre relief à la biographie qu'ANGELES nous a confié bien avant que ces

Espagnols osent témoigner au cours de manifestations qui continuent à se dérouler quotidiennement à Madrid.

En effet, après avoir participé au premier atelier oral et écrit de « Biographie et Citoyenneté » dans un café interculturel organisé à Rennes, ANGELES m'a confié un manuscrit d'une dizaine de pages dont font partie les écrits qui suivent, en me disant qu'elle espérait que cette biographie en appellera d'autres afin de croiser différents regards sur l'histoire de son pays et d'autres pays du monde ayant bafoué à un moment de leur histoire la liberté citoyenne de leur peuple :

Elle a intitulé sa biographie :

Témoignage de la fille d'un Républicain espagnol. Deuxième génération

*« Toute mon enfance et toute mon adolescence se sont passées sous le régime franquiste. Je sais que je ne suis pas la seule qui a grandi sous un tel régime. Mais je suis l'une de ces enfants de Républicains espagnols – des **Rouges**, ainsi qu'on le disait en ces temps de fascisme. J'eus le malheur d'être abandonnée, avec ma sœur jumelle qui s'appelait Luisa qui mourut environ trois ans plus tard et qui est enterrée dans le cimetière de Huesca. En effet, ma mère accompagnée de sa sœur nous avait laissés à l'orphelinat et les recherches faites ensuite par l'administration de la Résidence Provinciale de Huesca (orphelinat) sur nos parents leur permirent de s'apercevoir que nous étions filles d'un Rouge (Républicain espagnol). Et l'on nous fit subir beaucoup de mauvais traitements, de punitions, de mépris et d'humiliations. Nous devons tout supporter avec résignation sinon c'était le cachot où l'on nous tenait enfermées dans l'obscurité...*

Huesca fut bombardée et ces bombardements détruisirent la moitié du bâtiment. Il y eut des morts et des blessés. C'est pourquoi les autorités prirent la décision de nous transférer à Saragosse. Les personnes âgées et les adultes restèrent dans cette ville, les enfants, on nous emmena à Calatayud.

Malgré notre jeune âge, nous nous rendions compte que tout ne se passait pas très bien car l'Aragon était régulièrement bombardé, surtout la nuit, car il était alors plus facile de déstabiliser l'adversaire sans se préoccuper des morts, des blessés et des familles déchirées. Je me rappelle que durant notre sommeil, les « sœurs » nous réveillaient et que nous devions traverser la cour en chemise de nuit pour nous réfugier dans les caves qui devaient nous offrir un abri afin qu'il y ait moins de morts d'innocents ou d'enfants handicapés à vie.

Quelques mois après la fin de la guerre – car l'on devait faire des réparations importantes- on nous transféra de nouveau à l'Hospice de Huesca où l'on organisa peu à peu notre séjour dans la Résidence Provinciale pour enfants. C'était une situation de misère terrible ! Je me souviens, malgré mon jeune âge d'alors – il est vrai que les jeunes enfants qui ont souffert conservent de profondes marques – que l'on nous choisissait, nous, les enfants des Rouges, pour accompagner, avec un sac sur l'épaule, la religieuse et aller faire du porte à porte pour que l'on nous donne, qui des lentilles, qui des pois chiches, des haricots, de la farine, du riz, du pain et surtout des navets (qui remplaçaient les pommes de terre). Quand le sac était plein, nous

rentrions avec difficulté à l'orphelinat. Les gens ne possédaient pas grand'chose et chacun donnait ce qu'il pouvait. La présence de la religieuse les poussait à se montrer charitables. Nous ne pouvions refuser de participer car l'on nous punissait ou l'on nous frappait en cas de refus. Nous devons participer pour aider la Diputacion (Préfecture) de Huesca qui avait quelques problèmes administratifs pour nous fournir de la nourriture.

Je n'oublie pas non plus qu'à l'époque de la récolte des olives c'étaient les filles de Rouges qui servaient aussi de main d'œuvre : on nous transportait en chariot pour participer à cette cueillette des olives. Les paysans secouaient les oliviers et les frappaient avec de longues gaules, puis nous remplissions les paniers qui étaient préparés pour cela et lorsque ceux-ci étaient pleins nous les placions dans les couffes que portaient les ânes pour les transporter vers les entrepôts. Les gens du village nous logeaient et s'occupaient bien de nous et nous nourrissaient bien : c'était notre récompense. Ainsi, au cours des deux ou trois années où l'on y alla, ce fut pour nous une sorte de fête !

Je me rappelle que, par manque de la nourriture nécessaire à l'orphelinat, nous avions des problèmes de digestion. Tous les matins on nous obligeait à prendre une cuillerée d'huile de foie de morue pour libérer les intestins. Parmi les punitions que nous infligeaient les sœurs, nous devons régulièrement nous mettre à genoux, les bras en croix et l'on nous frappait avec une lanière de cuir (on nous flagellait). On nous fouettait le dos et le sang coulait. Nous pleurions et nous criions, mais en vain. On nous disait que nous devons ainsi expier tous les péchés que commettaient les communistes. D'autres fois, on nous tenait toute une après-midi à genoux pour prier sans arrêt. La raison était identique. Quand des petites filles franquistes faisaient pipi au lit, c'était à nous, filles de Rouges, que l'on mettait le drap, à tour de rôle, sur la tête en nous tenant dans les couloirs, afin que tout le monde puisse nous voir. Pour les sœurs qui s'occupaient de nous, les punitions que nous recevions étaient une satisfaction car nous étions, à leurs yeux, les filles du péché.

Comment oublier cette cruauté physique et morale qui me poursuivait toujours : j'en rêvais toutes les nuits ! Car à force de subir tout cela, tous ces actes, toutes ces actions, j'étais parvenue à un tel état que je ne pouvais croire que l'on puisse vivre autrement.

Comment oublier tous ces dimanches où je devais m'habiller avec cet uniforme bleu marine, si joli avec sa cape et la coiffure – nous semblions des filles de riches – pour défiler ainsi à travers les rues de Huesca, le bras tendu, en faisant le salut fasciste, forcées de crier « Franco si, comunista no ! » voyant comment les gens nous regardaient, certains avec intérêt et d'autres avec indifférence, et nous entendant dire souvent : « Voilà les filles de Rouges, les filles de rien ! »

Comment une enfant peut-elle grandir ainsi, sans aucune aide, en proie à une rage si forte, si profonde, qu'elle était prête, de retour à l'orphelinat, à tout casser, à insulter la sœur afin d'être punie, privée de sortie le dimanche suivant pour ne pas participer à ces promenades fascistes qui nous déchiraient le cœur et nous laissaient si amères ! Comme j'étais heureuse ces jours-là où je parvenais à rester enfermée sans participer à cette mascarade franquiste ponctuée par les cris incessants de « Franco si, comunismo no ! »

Comment oublier qu'à l'âge de 10 ou 11 ans nous devons déjà participer aux durs travaux de nettoyage, laver à genoux ces interminables couloirs, ces réfectoires, ces dortoirs, ces ateliers, ces toilettes, avec des brosses, en frottant de toutes nos

forces pour que tout brille et que l'on puisse s'y refléter comme dans un miroir, sinon c'étaient les punitions, les coups et l'obligation de recommencer à nettoyer !

Comment oublier mon père, ce Rouge que je ne connaissais pas et à cause duquel je souffrais et je souffrais tant que parfois je lui vouais une haine terrible, ce personnage paternel à la fois si lointain et si profondément ancré en moi !

Oh, comme j'aurais aimé le saisir et le détruire au point de ne rien laisser subsister de lui, mais en même temps, un frisson s'emparait de tout mon être, si fragile et si fort, et je désirais ardemment le serrer dans mes bras et l'embrasser car, après tout, ce n'était que mon père, ce père que je ne connaissais pas et que je voyais, du plus profond de moi-même, comme un Héros, un Dieu auquel j'adressais mes pensées et mes prières qui lui seraient toujours destinées, à lui qui avait préféré défendre la II^{ème} République espagnole, son Pays, mourir pour lui, avant de penser à ses filles !

Non, je ne peux pas oublier ces fillettes de nationalistes qui avaient droit aux bons traitements, à l'affection de ces sœurs qui avaient un comportement si différent à leur égard, avec la possibilité de faire des études et qui nous insultaient continuellement lorsque nous pouvions jouer ensemble, nous traitant sans cesse de « filles de Rouges ».

Non, il est impossible d'oublier que notre sort à nous, filles de Rouges, était bien différent : nous n'avions que le droit d'être considérées comme des créatures inutiles, de pauvres servantes, les filles de rien et de personne, chargées d'accomplir les tâches manuelles, si dures à nos âges. Pas d'études. Pas de droit à la culture, pas de droit à un peu d'affection, pas de droit au bien-être, pas de droit à une vie normale. Enfin, que représentions-nous pour cette administration, pour ces religieuses qui se montraient si dures envers nous : rien, nous étions les filles du péché, les filles indésirables, les filles des Rouges. Si elles avaient pu marquer au fer rouge nos corps endoloris, elles l'auraient fait...

Comment oublier ces cruelles années passées à Saragosse ! Ce fut si dur que mon corps, pourtant habitué à tous les mauvais traitements, ne put alors les endurer. Et l'on me soigna plusieurs fois dans un hôpital dont les salles étaient surpeuplées et où je voyais de vieilles femmes mourir de la tuberculose et d'autres maladies.

Non, à 16 ans, l'on ne peut oublier tous ces mauvais traitements, toutes ces humiliations, ces séjours à l'hôpital, ces morts anonymes : ils ont laissé des traces qui sont bien gravées dans ce corps qui est le mien, car je suis certaine que tous ces mauvais traitements sont à l'origine de ma mauvaise santé actuelle (on m'a reconnu un pourcentage d'invalidité de 80%).

Comment oublier qu'enfin, à 18 ans, mon Républicain de père, parvint à me tirer de ce calvaire de Saragosse, en demandant à son frère aîné de me faire sortir de cet enfer et de m'accueillir chez lui. Mon oncle et ma tante le firent, et pourtant ils avaient 5 enfants à charge, ils acceptèrent de s'occuper de moi et me firent entrer dans leur famille : ce furent les seules années où je connus une vie de famille, car mes cousins m'accueillirent comme une sœur. Mon oncle et ma tante me protégeaient. Quand mon oncle rentrait chez lui après son travail, il me disait toujours :

« Gamine – c'est ainsi que l'on appelle les jeunes filles en Aragon – tu as mangé ! ». Bref, il me considérait comme sa fille. J'avais enfin une famille qui s'intéressait à moi, qui veillait à ma dignité et respectait ma personne.

J'avais une famille qui manifestait toujours son indignation face à l'injustice. Mon oncle voyait en moi Tomas, son frère, qu'il aimait tant. Mais si ma famille réussit à me tirer du calvaire de Saragosse, ce fut avec les conditions mises par

l'administration, c'est-à-dire que je ne pouvais jouir d'une entière liberté puisque l'on nomma et l'on m'attribua un tuteur, un avocat phalangiste. C'est ainsi que mon tuteur devait prendre des renseignements et surveiller mon comportement. Il venait très souvent me voir à la maison, me demandait si j'assistais quotidiennement aux offices religieux et il m'observait dans la rue : il était mon ombre ! Cela dura jusqu'à mes 21 ans car mon tuteur avait reçu l'ordre de faire des rapports sur mon comportement aux autorités de Huesca !

Chacun peut imaginer à quel point la persécution franquiste s'acharna sur moi. N'oublions pas que j'étais le fruit d'un adversaire du fascisme, un « Rouge » ! Mais qui était cet anarchiste rouge pour que l'on persécutât sa fille à ce point, pour qu'on la privât de tant de libertés et qu'elle fût en droit de subir tant d'injustices ? C'est ce que je me demandais fréquemment. Tous ces malheurs me rapprochaient encore plus de mon père, ce Républicain anarchiste qui se trouvait si loin de moi et chaque jour plus près de mon cœur. Je ne le connaissais pas mais il me semblait le connaître à travers cette tragédie, car la révolte qui animait ce père je l'héritais moi, sa fille, et cet héritage je le conserve toujours. Ce père qui avait lutté pour son idéal ! Cette défaite ce fut sa honte. Cette défaite en fit un être désespéré. Cette défaite l'isola complètement. Il était devenu un homme amer, asocial ! Il vivait plongé dans les souvenirs de sa guerre, de cette seconde République qu'il ne supportait pas de voir abattue, qu'il adorait plus qu'une femme. Et il mourut seul, avec ses souvenirs, à Paris !

*Ô, Père Anarchiste, Révolutionnaire, Républicain,
Tu ne sais pas et tu ne sauras jamais
Combien tu m'as fait souffrir
Et combien je souffre encore aujourd'hui !
Car ton fantôme m'a suivie
Et continue de me suivre
Tu seras comme cette souffrance que j'endure
Tout au long de ma vie et qui s'éteindra avec moi.*

Ce sont toujours les enfants qui doivent endurer et répondre des actes de leurs parents, supporter les guerres, les régimes dictatoriaux, la misère...

Non, il n'est pas possible que ces traitements si différents, si injustes, si douloureux, si durs, s'effacent de nos mémoires, de nos cœurs, où ils sont gravés et présents à tout jamais. Seule la mort nous délivrera de ce poids et de cet héritage si lourd à porter et qu'il est impossible de faire partager pour qu'on ne le revoie plus, puisque jamais personne n'a écouté cette génération, qui est la mienne, de fils et filles de Républicains espagnols qui ont été élevés en Espagne sous le régime franquiste. Non, nous n'avons pas eu la possibilité de proclamer cela, de le transmettre pour éviter l'oubli et que cela se reproduise ! »

Conclusion

N'oublions jamais ce cri en forme d'appel d'ANGELES pour que tous ceux qui ont ainsi souffert des dictatures, puissent ainsi disposer d'un espace bio-politique d'écoute pour retrouver la dignité, l'estime de soi et peut-être encourager chacun

d'entre nous à s'engager dans une citoyenneté active afin que ne se reproduise plus de telle dictature dont personne dans notre monde n'est à l'abri ! C'est pourquoi notre Atelier de Recherche-Action ***Education à la citoyenneté internationale : enjeux des pratiques biographiques*** doit permettre de prendre en compte, au travers des biographies personnelles et collectives, l'histoire d'une mise en forme de l'espace bio-politique dans la temporalité des expériences et des modalités de réalisation des citoyens. Cela intéresse aussi bien les formes de « gouvernementalité », de participation citoyenne à l'espace public et politique dans le rapport à soi-même et aux autres. L'expérience, ce n'est pas seulement ce qui nous arrive mais aussi la façon dont chacun réagit face aux événements de la vie. Chaque personne se fait ainsi l'acteur biographique de sa propre vie en tentant de rétablir de la cohérence entre les espaces socio-politiques multiples qu'elle traverse et les histoires plurielles qui leur correspondent.

Références bibliographiques :

BASTIDE Roger, *Anthropologie appliquée*, Paris, Stock, 1998.

CAZENABE, Claude, *La formation interculturelle, un projet existentiel de réciprocité*, Paris, L'Harmattan, collection Histoire de vie et formation, 2003.

DELORY-MOMBERGER, Christine, HESS, Rémi, *Le sens de l'histoire, Moments d'une biographie*, Paris, Ed.Anthropos, 2001.

FREIRE, Paulo, *Pedagogia do oprimido*, São Paulo, Ed. Paz e Terra, 1980

LERAY, Christian, *Brésil, le défi des communautés*, Paris, L'Harmattan, collection Logiques sociales, 1986.

LERAY, Christian, LORAND, Ernestine, *Dynamique interculturelle et autoformation, Une histoire de vie en pays gallo*, Paris, L'Harmattan, collection Défi-Formation, 1996.

LERAY, Christian, BOUCHARD, Claude, *Actes du Colloque AREHVIE-ASIHVIF « Histoire de vie et dynamique langagière »*, Rennes, PUR, 2000.

LERAY, Christian, « Historia de vida intercultural em Formação de professores », *Revista Educação e contemporaneidade n°29*, Universidade do Estado de Bahia, junho 2008, p.42-50.

LERAY, Christian, MINOT, Didier, « Citoyenneté et partage d'expériences », *Revue Cahiers de l'Atelier, Les enjeux du récit n°519*, décembre 2008, p.101-112.

PINEAU, Gaston, LEGRAND, Jean-Louis, *Les histoires de vie*, PUF, col. Que sais-je ? 2002.

RICŒUR, Paul, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Ed. Stock, 2004.

WHITE, Kenneth, *Une stratégie paradoxale, Essais de résistance culturelle*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1998.